serale n'en auraient gardé aucune rancune aux Valadin ? Je vous avoue que ce point m'intrigue tout spécialement.

—A qui vous intéressez-vous si spécialement que cela, chez les d'Auseraie ? interrogea le prince avec un très vif sentiment de curiosité et une nuance de défiance ; au père, à la mère, au fils, ou à la fille ?

Et il fixait sur Sosthène un de ses yeux grand ouvert, et l'autre tout torturé par le large monocle.

Il semblait dire aussi : "Où veux-tu en venir, toi.... petit malin ?"

Sosthène soutint tranquillement ce regard, et, non moins tranquillement il répondit :

—Je m'intéresse à tous les quatre : au père, parce que, malgré l'espèce de déchéance tombée sur lui, il est demeuré président du Conseil d'administration de Monzain...,

—Présidence que vous devez guigner pour vous-même.... plus tard ?

—Peut-être, mon prince, et justement à l'époque où le marquis d'Auseraie essaiera de la transmettre à son fils Robert.

—Robert ?.... Peuh ! c'est comme le fils de votre oncle, ce jeune Michel qui a laissé deux cent mille francs, hier, à une table de poker. Ils se perdront dans les filles, le cheval et la bicyclette.

—Ils ne seront pas toujours jeunes, mon prince. Je m'intéresse donc à Robert d'Auseraie comme à son père ; et je m'intéresse à la marquise et à sa fille, parce qu'elles habitent Monzain une grande partie de l'année, maintenant, et que la femme, quelle qu'elle soit, que je choisirai un jour, se trouvera forcément en relations avec elles, d'un bout de l'année à l'autre, soit ici, soit à Monzain.

—Vous avez un mariage en vue ?

—Plusieurs, dit Sosthène du ton sec d'un industriel qui hésite entre plusieurs affaires. Au moins trois ou quatre...

Il y eut un instant de silence ; puis le prince alla entr'ouvrir la porte, écouta le bruit affaibli du concert.

—Ils ne sont qu'au milieu de l'acte. Nous avons encore dix bonnes minutes.

Il se rassit. Et, très sérieux :

—Pour ce qui est des d'Auseraie, mon jeune ami, je devrais être à même de vous renseigner, puisque, dans leur nouvelle façon de vivre, le marquis m'a conservé la place que j'avais toujours eue chez lui..... Mais bien fin, plus fin que moi serait celui qui verrait clair aujourd'hui, dans cette maison. Je ne crois pas que la marquise ait fait une seule confidence à une femme. Et je puis bien vous garantir que le marquis n'en a fait à aucun homme, puisqu'il n'en a pas fait à moi. Vous vous rappelez leur situation il y a sept ou huit ans ?

—Sans doute ; mais je suis sûr que vous me donneriez quelque détail inédit, tout au moins inconnu de moi.... Je n'étais pas encore avec mon oncle, et, par suite, je ne voyais cette société que de très loin....

Oui, vous étiez dans quelque maison de banque je crois ?

—Chez un agent de change, mon prince, dit Sosthène, pâlissant un peu à ce souvenir.

—Et vous faisiez, il me semble, une de ces petites fêtes qui empêchent raisonnablement les jeunes gens de se produire dans le monde ?

—Je jetais ma gourme. Je négligeais le monde, en effet....

—Oh ! vous vous êtes rattrapé, depuis ; et je crois que plus un des salons aristocratiques de Paris ne vous est sévère aujourd'hui ?

—Sauf celui des d'Auseraie.

—C'est qu'il s'est à peu près fermé, mon jeune ami ; mais à cette époque, il était extrêmement ouvert, gai et brillant, et il possédait un joyau auquel n'est comparable que le bijou qui l'éclaire aujourd'hui, Mlle Isabelle d'Auseraie ; quant à sa sœur Jacqueline, que vous n'avez dû faire qu'entrevoir ?....

—Oui, très rarement.

—Elle était d'une beauté parfaite, d'un charme inoubliable et d'une hauteur d'âme !....

Le prince fit une pause. Et de ses mains, il évoqua des hauteurs célestes, les sules régions d'où eut pu tomber l'âme de Mlle Jacqueline d'Auseraie.

Il reprit :

—Vous savez que je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ces questions de sang, de race, et que je n'éclabousse personne de mon titre de prince.... Pourtant, je vous déclare qu'à la vue de Mlle Jacqueline d'Auseraie il était impossible d'oublier qu'il a existé et qu'il existera toujours des aristocrates. Elle l'était de la tête aux pieds, avec une démarche de souveraine, une souveraine, une souplesse de taille et un regard !.... Un regard d'une douceur infinie, brun avec de légers filets mordorés !....On parle toujours de l'éclat des yeux noirs, de l'acier des yeux bleus.... Mais, mon cher, rien ne vaut la douceur des yeux bruns. Et, de fait, à quoi n'arrive pas une femme par la douceur ?

—Quel enthousiasme, prince ! Auriez-vous donc été amoureux ?

—Comme tout le Faubourg, mon cher ! Malheureusement, sous ce regard si doux, il y avait, chez Mlle Jacqueline d'Auseraie une fierté étrange, chevaleresque, moyen-âgeuse. Elle ne comprenait rien à son temps ; elle rêvait de haquenées, de croisades, de licornes, de salamandres.... Je me rappelle que Fonteroche avait un talent tout particulier pour la "faire monter à l'arbre," ainsi que dit la jeunesse d'aujourd'hui. Elle s'emballait au moindre mot.... Elle aurait dû vivre sous Saint Louis. Comme conclusion, elle avait le plus parfait mépris pour tous jeunes gens et passait sa vie à refuser les plus brillants mariages. C'est à ce moment que son père reçut ce mystérieux coup de pistolet.... Qu'avez-vous donc ?

Sosthène n'avait pu dominer un tressaillement ; mais, vite calme, il étendit le bras et remplit les coupes

—Encore un peu de champagne, prince !

Le prince, après avoir bu, continua :

—Vous et moi, nous connaissons à peu près la vérité sur ce coup de pistolet, car nous nous occupâmes, l'un et l'autre, de faire le silence dans les journaux.

—C'est même à cette occasion, mon prince, que j'eus l'honneur de vous être présenté par mon oncle.

—Et que j'eus le plaisir d'apprécier votre intelligence et votre habileté. Que découvrit Mlle Jacqueline ? Jusqu'à quel point parvint-on à lui cacher les journaux qui avaient fait des allusions trop claires, des rapprochements trop probables entre l'attentat dont le marquis avait été victime et l'arrestation provisoire d'une demoiselle Flore, du théâtre des Menus-Plaisirs ?.... Vous pensez bien que je n'ai jamais élucidé ce point.... D'autre part....

Le prince parla presque en un souffle :

—Mlle Jacqueline eut-elle des soupçons sur cette intimité de sa mère et de M. de Fonteroche qui crevait les yeux à tout le monde ?.... Toujours est-il qu'un beau matin, ou un beau soir, elle annonça son intention absolue d'entrer en religion. Et, malgré larmes et supplications de ses parents, elle le fit. Deux ans se passèrent ; de temps en temps, avec la manie de réclame qui nous possède tous, on parlait du dévouement qu'elle montrait au chevet des pauvres gens, et on ne manquait pas de la citer lorsqu'on donnait une des jeunes filles du monde consacrées à Dieu. Et, quand enfin elle dut prononcer ses vœux, vous vous rappelez le tapage dans les journaux....

—Eh ! oui, dit Sosthène compatissant, ces pauvres d'Auseraie, si maltraités lors de l'accident du marquis, étaient ravis de saisir une occasion de faire parler d'eux favorablement.

—Oui, mais le résultat, le lendemain : un tapage effroyable ! Cette jeune fille jetant le froc aux orties.... La marquise était dans un état d'exaspération.... La pauvre petite dut en entendre de toutes les couleurs.

—Enfin, prince.... cette disparition ?

—Oh ! là-dessus, je n'en sais pas plus que vous. Le marquis avait passé l'après-midi à la Chambre et au club ; la marquise, avec cette énergie qu'elle a montrée depuis, avait fait des visites ; je la rencontrai dans deux ou trois maisons, la tête haute, le regard assuré, expliquant, excusant la conduite de sa fille, avec une netteté, une audace qui enlevaient à toutes ces chères amies qui n'attendent qu'une occasion de vous déchirer, la moindre velléité de se moquer d'elle ouvertement. Et voilà que, lorsqu'elle rentre chez elle, Mlle Jacqueline avait quitté l'hôtel.

—Toutes les suppositions étaient permises, évidemment.

—Ah ! on ne sefit plus faute d'examiner les hypothèses les plus fantaisistes et les plus désagréables, surtout à la famille d'Auseraie. Le suicide ou la fuite avec un ami étaient tour à tour examinés avec ce luxe de détails qui accompagne toutes les aventures.... sur lesquelles on ne sait rien de certain.

—Mais vous, prince, vous avez bien dû être mis au courant de la vérité ?

—Pas plus que les autres. Vous vous rappelez que, deux jours après, une note des journaux, émanant surement du marquis et de la marquise, annonçait "que Mlle Jacqueline d'Auseraie, ne se sentant pas la santé nécessaire pour continuer de veiller les malades, avait renoncé à prononcer ses vœux dans l'Ordre dirigé par sa tante, mais qu'elle s'était retirée dans une communauté de province, où elle se consacrait à la prière." Voilà l'explication qui me fut donnée, à moi comme à tout le monde, et à laquelle nous devons nous tenir, puisque nous n'avons les éléments d'aucune autre.

—Explication fausse, pourtant ?

—Fort probablement ; car, si cela était, ses parents parleraient d'elle, au moins quelquefois, et jamais plus son nom n'a été prononcé par eux devant qui que ce soit ; ce qu'elle est devenue ne doit évidemment pas être un honneur pour les siens. On l'a rayée du nombre des vivants. Ce n'est pas, hélas ! la seule famille où des choses semblables se passent.

—Rayons-la donc aussi du nombre des personnes qui nous intéressent, dit Sosthène. Elle ne nous intéressait, d'ailleurs, que comme cause, comme ayant produit ce revirement, cette sorte de retraite des d'Auseraie ; car c'est bien à la suite de ce scandale ?...

—Oui, oui, c'est bien à partir de cette époque que les d'Auseraie cessèrent de mener le mouvement mondain, se retirèrent presque sous leur tente, ainsi que dit l'Arabe. Je n'hésite pas à parler d'eux ; je n'ai, en effet, rien à dire sur eux qui ne commande le respect.

Sosthène frémit un peu ; car ces d'Auseraie, qu'il avait impitoyablement raillés jadis, contre lesquels il avait satisfait toutes les rancunes de son oncle et de sa tante, ces gens que cent fois il avait déclarés finis, anéantis, il ne pouvait s'empêcher de les respecter aujourd'hui. Et il partageait l'opinion que le prince développait :

—Je ne sais rien de plus digne que la conduite adoptée tout à coup par cette famille où la règle de vie avait toujours été la prodigalité la plus folle. Ils n'étaient pas ruinés ; mais ils ne pouvaient certainement plus tenir leur train de maison sans recourir aux usuriers, c'est-à-dire glisser à la débâcle. Cette dépensière de marquise et ce bourreau d'argent qu'est son mari enrayèrent avec une netteté, un courage..... Car il faut du courage, jeune homme, pour vendre huit chevaux sur douze, pour ne plus donner que de simples thés dans un hôtel habitué aux éblouissements des plus belles fêtes, pour n'acheter que six chapeaux au lieu de trente par saison, pour liquider ses notes de lingère et de couturière et ne commander que les costumes indispensables.... Oui, il faut du courage pour ne plus toucher une carte et aussi pour s'enfermer la moitié de l'année dans une demeure historique où l'on peut tenir deux cents à table, mais où l'on doit joliment se raser.... Il faut surtout du courage pour faire cela aux yeux de la galerie, supporter les questions indiscrètes, les piqûres d'épingle, les étonnements des faux naïfs..... Ce qu'ils ont dû souffrir, ces deux êtres !

—La marquise n'a pourtant guère vieilli.

Mais le marquis, mon cher ! Il n'a presque plus que des cheveux blancs. Et travaillant avec cela ! Prenant son rôle plus au sérieux que lorsqu'il occupait sa grande situation ! Ne manquant plus une séance de son Conseil d'administration ! Descendant à toute occasion dans la mine.... Mais vous savez tout cela mieux que moi !

—Comme s'il voulait racheter la légèreté de sa vie passée ! murmura Sosthène, les yeux à terre. Et vraiment, mon prince, vous croyez, en toute sincérité, que le marquis accepte sans rancune, tout au moins sans arrière-pensée, de telles vicissitudes ?.... Voyons ! Rien que de penser que ce siège de député, qui était occupé par son père, par son grand-père, par lui-même, appartient aujourd'hui au comte Valadin !....

Sosthène revenait toujours à ce point, à cette rancune, à cette haine latente, à ce désir de vengeance, de retour de fortune qui, selon lui, ne pouvaient pas ne pas exister chez le marquis et la marquise d'Auseraie. Et il y revenait parce que, pour ses projets—des projets autrement ambitieux qu'il ne l'avouait au prince—c'était cela qui lui faisait peur.

—Mon cher, dit le prince avec une très légère nuance de hauteur, il y a là quelque chose dont vous ne vous rendez que difficilement compte, un sentiment, qui ne peut avoir toute sa valeur que dans les anciennes familles où l'on a connu des années de tristesse autant que de jours de gloire, une résignation chrétienne plus aisée chez des descendants de chevaliers qui se firent tuer aux croisades.... Remarquez, ajouta-t-il en riant, que je ne nous pose pas comme de petits saints ; mais constatez la simplicité, la dignité avec laquelle le marquis et la marquise d'Auseraie ont accepté les coups du sort... Il y a là quelque chose de grand, devant quoi, même un sceptique tel que vous doit s'incliner. Si vous saviez comme cela s'est passé sans embarras, la question du siège de député ? Les nouvelles des communes étaient mauvaises, l'échec certain. D'Auseraie eut pris sa décision en cinq minutes.

"Je ne veux pas, dit-il, exposer mon nom dans une mésaventure."

Et s'adressant à sa femme, de ce ton si gracieux, si charmant que vous lui connaissez :

"Regretterez-vous, ma chère amie, de ne plus être Madame le Député ?

—Dieu, non ! répondit-elle. Les jours d'interpellations, il n'y a pas moyen de se mettre à table à l'heure."

Et ce fut tout.

Et, séance tenante, d'Auseraie écrivit à votre oncle en le priant de le remplacer devant les électeurs, lui affirmant qu'il engagerait tous les conservateurs à voter pour lui, et c'est pour cela que le comte Valadin a eu une si belle majorité. Mais le voici justement....

La porte du fumoir venait d'être ouverte avec fracas, et le grand corps du comte Valadin apparaissait, surmonté de sa forte tête, toute rouge, comme prête à éclater.

—Ah ! les malins ! s'écria-t-il. Et toi, sacripant....

Il tira l'oreille à son neveu.

—Toi qui me fais avaler un acte de Wagner, dans une atmosphère de hammam, tandis que tu es ici bien au frais, devant du champagne glacé, dans la compagnie du plus charmant des mauvais sujets de Paris !

Il donna une amicale et presque protectrice poignée de main au prince de Zéran, car, maintenant, il ne sentait plus personne au-dessus de lui, et il n'était pas loin de montrer de l'arrogance vis-à-vis de ces représentants des plus anciennes familles de France qui ne laissaient échapper aucune occasion de se frotter à sa fortune.

—Très réussi, le concert, déclara le prince.

—Si c'est ici que vous l'avez entendu !.... Un peu long, tout de même, tu sais, petit !

Le prince pensa que l'oncle et le neveu avaient peut-être à causer, et il regagna les salons, où retentissaient les derniers applaudissements soulevés par *Tristan et Iseult*.

Valadin, tout de suite, fit la pleine lumière.

—Qu'est-ce que vous aviez à vous raconter dans cette obscurité ?

Il n'écouta pas la réponse, quelconque, que débitait Sosthène. Il se plaçait devant une glace et examinait complaisamment sa tête ; et il s'écriait, tout joyeux :

—Pas une ride, mon petit.... Non, pas une ride ! Le teint peut-être un peu coloré, mais pas un fil blanc !

Il caressa sa forte chevelure.

—Toujours, mon aile de corbeau. Tandis que lui, hein ?....

Il donnait une tape sur l'épaule à son neveu :

—As-tu remarqué qu'il s'épaississait encore et qu'il va bientôt passer du poivre et sel au blanc définitif ?.... A-t-il dû leur en pousser, ce soir, des cheveux blancs, à Mme Mme la marquise !..

Il plissait grotesquement ses yeux et, pour prononcer : "Monsieur et madame la marquise," faisait sa voix méchamment goguenarde.

—Il me semble, mon oncle, hasarda timidement Sosthène, que votre vengeance est bien suffisante et que vous n'avez aucune satisfaction d'amour-propre à désirer. Et, à votre place, je les laisserais bien tr....

—Petit, interrompit l'oncle, la bouche de travers, apprends qu'on ne se lasse jamais de ces choses-là.... Et moi, ce qui met le plus de contentement à l'âme, c'est ceci....

Il se frappa la poitrine :

—Ce bon coffre, jeune comme à vingt ans !.... Alors que ce pauvre d'Auseraie se décatit !.... Mais ne lâche pas ta tante plus longtemps.... Elle te gronderait.

Il sourit étrangement en parlant de sa femme, et il regardait Sosthène en dessous ; mais Sosthène ne se troubla pas plus ce jour-là que toutes les fois où on faisait allusion à son amitié pour cette jolie tante, jeune comme une cousine.

La plaisanterie glissait sur lui, parce qu'elle portait à faux.

Mais il abandonna son oncle et rejoignit la comtesse Valadin, qui, entourée d'une douzaine de femmes très diamantés, se dérobait aux compliments en disant :

—C'est Sosthène.... c'est Sosthène qui a tout organisé.... c'est lui seul, je vous jure....

Et un éclair de joie passa dans son regard plus parce qu'elle l'apercevait venant à elle, fixant sur elle ses yeux si noirs, si séducteurs, et par la pensée, mettant, de ses yeux si purpurines, un baiser de feu sur sa nuque rose—la caresse la plus intime qu'il se fût jamais permis de lui donner ; car leur tendresse étrange, d'une mysticité malsaine, s'était toujours arrêtée devant la faute, devant l'irréparable....

Était-ce de par sa volonté à elle ? S'était-elle refusée ?

Ou avait-il jugé trop dangereux de la prendre ?....

Ou bien avaient-ils reculé, tous deux, devant les conséquences de cette faute qui, pour eux, eût été presque un crime ?....

Il y avait de tout cela un peu dans l'union de ces deux êtres, avec certainement plus d'abandon de la part de la femme.

Elle, n'avait jamais aimé son mari ; elle aimait son fils sans élan ; elle l'avait si peu possédé !... Tout ce qu'il y avait de chaleur en son âme appartenait à son neveu qui, seul, comprenait, apaisait tous ses désirs comme, par exemple, de lui faire entendre cette troublante, cette passionnante musique de Wagner. Et c'était pour elle seule que, ce soir, on avait joué *Tristan et Iseult*.

—Exquis ! lui dit elle. C'était exquis !

Elle parlait avec toute la langueur de ces créatures de rêve qu'un frémissement d'amour suffit à anéantir.

Mais une expression de raillerie dure, presque de méchanceté, envahit soudain ses traits.

Elle avait aperçu le marquis et la marquise d'Auseraie se dirigeant vers le petit salon où elle s'était réfugiée, tandis que les domestiques enlevaient les rangées de chaises des salles de concert, faisant de la place pour les danseurs.

Et vraiment, un observateur non prévenu aurait pu croire, à l'attitude de ces divers personnages, que les triomphateurs de cette soirée étaient le marquis et la marquise d'Auseraie et non la comtesse Valadin et son neveu.

Sosthène ne savait plus dissimuler son embarras, presque une sorte de crainte chaque fois qu'il se trouvait en face de M. d'Auseraie ; et sa tante, à qui la marquise aurait eu tout à envier, puissance, richesse, gloire, bonheur, se sentait toujours petite bourgeoise, parvenue, devant l'inaltérable bonne grâce de cette grande dame, sur qui les chagrins semblaient avoir glissé.

—C'était adorable, ma chère amie, dit-elle à la comtesse, et le programme d'une composition exquise.

Et dans sa voix il n'y avait pas le moindre tremblement de jalousie.

Et comme la comtesse faisait signe que c'était Sosthène qu'il fallait complimenter....

—Je sais, je sais, prononça la marquise en souriant, que c'est lui le grand metteur en scène.

—Metteur en scène de premier ordre, ajouta le marquis. Et aussi sérieux pour ces futilités qu'il l'est en affaires.

Si la marquise était demeurée une très jolie femme, presque jeune encore, un grand changement s'était opéré chez son mari.

Ah ! le volage, le pimpant marquis d'Auseraie, aussi léger, aussi boute-en-train que la jeunesse la plus écervelée, n'était plus....

Son visage conservait bien une expression juvénile, avec sa peau toujours rose, et il y avait toujours une grande vivacité dans ses yeux bleus tirant sur le gris ; mais ses cheveux bouclés étaient presque blancs ; mais le piquant monocle était remplacé par un lorgnon, et la taille s'alourdissait.

Le marquis avait nettement et franchement vieilli.

Durant quelques minutes, la comtesse et la marquise causèrent comme de très intimes, très affectueuses amies, tandis que Sosthène essayait d'engager cordialement la conversation avec M. d'Auseraie.

Mais, ainsi que toujours, il se heurtait à un mur d'indifférence ou de dédain parfaitement dissimulé sous les phrases les plus correctes.

Le marquis, jadis si causeur, si facile à la confidence, était devenu de ces gens qui ne se laissent entamer en rien, ni par personne. Un bloc de marbre, très arrondi, très adouci, mais impénétrable.

La température, les fêtes mondaines, le théâtre, le sport étaient des sujets de conversations très suffisants sur lesquels il avait des phrases toutes faites qu'il servait à qui que ce fût, en quelque occasion que ce fût. Même avec le comte Valadin, l'intime de sa jeunesse, il n'en avait plus d'autres.

Et Sosthène, ayant insinué un très banal, très timide compliment sur Mlle Isabelle d'Auseraie, reçut cette sèche réponse :

—Elle s'amuse beaucoup. C'est de son âge.

Et, très visiblement, le marquis ramena l'entretien au sentier quelconque d'où il entendait ne pas le laisser sortir.

L'orchestre retentit alors, un véritable orchestre de bal, des tziganes installés sur la petite estrade qui était la scène tout à l'heure, quoiqu'il ne s'agit que d'une simple sauterie, pour recompenser les jeunes filles d'avoir si sagement assisté au concert ; mais chez les Valadin on ne faisait plus rien simplement. Et le comte parcimonieux, presque avare en bien des choses, jetait l'argent par les fenêtres dès qu'il s'agissait d'éblouir.

Un gros garçon, joufflu, aux yeux éveillés, s'avança à demi dans le petit salon et chercha anxieusement au milieu de toutes les têtes.

—Tu n'ouvres donc pas le bal, Michel ? interrogea Sosthène.

Michel répondit, a demi en colère :

—Pourquoi que tu les mets si vite en train ces racleurs de violon ? J'étais au buffet avec.... avec... des....

Il s'arrêta, à cause du marquis.

—Avec des actrices, hein, mauvais sujet ? fit Sosthène en riant.

—Tiens ! Puisque tu ne les a plus menées toi ! Tu t'es défilé à partir de Wagner ; il fallait bien que quelqu'un accompagne ces dames.... Et justement j'ai fait une invitation pour la première valse.... Mlle Isabelle n'est pas ici ?

—Non, mon ami, dit le marquis, avec peut-être un peu plus d'amabilité que pour les autres membres de la famille ; vous la trouverez, à droite de la cheminée, dans le grand salon ; son frère doit être auprès d'elle.

Michel s'inclina légèrement ; et, avant de s'éloiguer, il dit à Sosthène :

—Tu aurais tout de même pu mettre les tziganes un quart d'heure plus tard dans ton programme.

—Va donc danser ; tu récriminera ensuite.

Michel Valadin partit en haussant les épaules. C'était sa seule façon de protester contre la manière dont tous le traitaient chez lui, son père, sa mère, même Sosthène, qui se conduisait avec lui comme un frère aîné, très autoritaire.

Il n'était rien, dans la maison, que l'héritier ; mais son héritage paraissait si éloigné, avec une mère toute jeune et un père d'une si superbe santé, qu'on le considérait comme un gamin sans importance, uniquement bon à gaspiller de l'argent.

—Si jamais il a du plomb dans la cervelle, celui-là ! fit Sosthène.

Le marquis parut ne pas avoir entendu. Inclinant à demi le buste en dehors du petit salon, il regardait les groupes de danseurs tourbillonnant ou glissant devant lui, suivant qu'ils valsaient ou qu'ils bostonnaient.

Il cherchait ses enfants.

Et une expression de fierté anima un instant son visage toujours si correctement impassible.

Robert d'Auseraie passait devant lui, entraînant une belle fille brune, peut-être un peu forte, mais respirant la santé, de l'âme comme du corps.

—Est-ce que ce n'est pas Mlle Mollier ? demanda-t-il à Sosthène.

—Parfaitement. Mlle Giselle Morlier, la fille de Thomas Morlier, le filateur de Lille, collègue de mon oncle dans la députation du Nord. Des parvenus. On affirme que Thomas Morlier a douze ans servait de manœuvre dans une usine de Roubaix.

—Cela prouverait son intelligence, dit très tranquillement le marquis.

Et, s'écartant de ce Sosthène dont chaque remarque avait le don de l'exaspérer, il continua de regarder la sauterie et d'admirer son fils.

Robert d'Auseraie était assez grand et représentait admirablement les derniers rejetons de ces races qu'on croyait finies et qui ont demandé aux exercices du corps le rajeunissement de leur sang, de leurs muscles.

Il était membré comme un lutteur, mais avec des attaches très fines, et sa poitrine, peut-être un peu forte, reposait sur une taille extrêmement élégante.

Il était assez visible que Mlle Giselle Morlier ne connaissait qu'imparfaitement les principes de la valse ; cela n'empêchait pas Robert de l'enlever et de la faire tourbillonner aussi légèrement que s'il avait eu sa sylphide de sœur dans les bras. Oh ! quand Isabelle d'Auseraie apparut au bout du grand salon, comme le visage, qu'il aurait voulu toujours glacial, du marquis, s'attendrit vite !

Cela dura à peine une minute, mais se traduisit par une humidité dans les yeux de ce père, coupable jadis de bien de légèretés, mais qui aimait ses enfants et que la vue de sa fille cadette ne parvenait pas à consoler de la perte de sa fille aînée.

Isabelle était pourtant adorablement jolie, pas grande comme Jacqueline, mais tout aussi séduisante, aussi gracieuse, et avec un entrain, une gaieté, un emportement au plaisir qui avaient toujours manqué à sa sœur aînée.

Les blonds cheveux de son enfance avaient pris une teinte un peu plus foncée ; mais ils y avaient gagné des reflets d'or bruni qui encadraient son fin visage de la plus charmante auréole.

Ses yeux étaient d'un bleu étrange et facilement changeants. Ils s'assombrissaient, passaient presque au noir lorsque quelque impatience l'agitait. En ce moment, ils étaient célestes, et une joie exubérante, enfantine, en jaillissait.

C'est qu'elle s'amusait de tout son cœur.

Tant de tristesses étaient passées sur elle, une surtout éternellement cuisante, qu'elle ne croyait pas devoir s'amuser jamais dans le monde ; et elle n'avait pas trouvé qu'ils missent longtemps à venir, ces vingt ans qui la jetteraient dans l'entraînement des fêtes. Toujours, lui semblait-il, une invincible mélancolie l'arrêterait devant le plaisir : le poignant, le continuel souvenir de "l'absente !...."

Et voilà qu'au premier monologue de Coquelin cadet, elle avait ri comme une folle ; et durant tout le concert, du moins durant la partie gaie du concert, elle avait été la meilleure, la plus naïve des spectatrices. Et elle s'étonnait que des jeunes filles, placées près d'elles, trouvassent ce programme, qui les séparait de la danse, interminable.

Mais dès les premiers accords de *Tristan et d'Iseult* elle aussi sentait des frémissements dans ses jambes, et par tout le corps une impatience qu'elle n'avait jamais éprouvée aux bals de jeune fille.

Et à la dérobée elle regardait son carnet, un joli carnet parcheminé que Michel Valadin lui avait remis à son arrivée et sur lequel il s'était inscrit lui-même pour la première valse et le premier Lanciers.

Oh ! pas par galanterie ! Dieu non ! Et Isabelle, qui le connaissait depuis l'enfance, savait mieux que personne à quel point il détestait la société des jeunes filles du monde, et quel supplice c'était pour lui que la danse, une parfaite incompatibilité réguant entre lui et la mesure.

—Seulement, lui avait-il glissé à l'oreille, avec cette familiarité de camarades à laquelle ils n'avaient renoncé ni l'un ni l'autre, je suis chez moi, il faut bien que je danse. Je commencerai avec vous, ça me mettra en train, et j'aurai l'air moins godiche.

Or, ce jour-là, il était beaucoup moins maladroit que d'habitude.

Était-ce parce que l'orchestre avait, de temps en temps, des ralentissements où il parvenait à retrouver la mesure ?

Était-ce parce que, tout en ayant l'air de diriger Mlle d'Auseraie, il se laissait diriger par elle ?

Était-ce parce qu'une nouvelle poussée de jeunesse lui donnait le désir de plaire ?

—Mais voilà mon fils qui danse comme tout le monde ! s'écria le comte Valadin, avec une ample satisfaction, en venant s'adosser au chambranle de porte contre lequel était le marquis d'Auseraie.

—Chaque chose vient en son temps, dit admirablement celui-ci. Pourquoi Michel ne serait il pas un aussi bon danseur que ses camarades ?

Et ces deux hommes, entre lesquels existaient une haine, une rivalité effroyables, surtout de la part de celui qui triomphait aujourd'hui, demeurèrent l'un près de l'autre, comme d'excellents amis, suivant des yeux le groupe d'Isabelle et de Michel, momentanément apaisés par le joli spectacle que leur offraient leurs enfants.

Mais ils cessèrent bientôt de les regarder ; car la valse n'était pas encore terminée, lorsque le vicomte de Fonteroche les aborda.

Il était tout pâle, malgré la grande chaleur qui régnait dans les salons, et une teinte jaunâtre, répandue sur la cornée de ses yeux, lui donnait un aspect inquiétant, presque maladif.

—Je crois que la comtesse est ici, dit-il d'une voix légèrement tremblante, je viens prendre congé d'elle. Votre fête est charmante, cher M. Valadin ; le dernier souvenir que j'emporterai de Paris en sera le plus chatoyant.

Il allait passer dans le petit salon. Valadin l'arrêta.

—Voyons, vicomte, ce n'est pas sérieux, ces projets de départ ?

Fonteroche, un peu sec, dit :

—Est-ce que j'ai l'habitude de plaisanter ?

—Alors.... plus de petit Fonteroche pour organiser les représentations du Club des Marmousets ? Plus de petit Fonteroche pour nos soupers, nos réunions de mail-coach ?.... Mais Paris va prendre le deuil !

Fonteroche fronça légèrement les sourcils.

Personne ne prendra le deuil, déclara-t-il avec la même sécheresse, et j'ai le droit de supposer que Paris a assez de moi, comme moi j'ai assez de Paris. Il y a même longtemps que j'aurais dû me décider à faire autre chose que la petite fête. Le gouvernement me confie une mission, une exploration à travers l'Afrique ; je pars avec un grand bonheur, plus de bonheur que je n'en ai éprouvé depuis bien des années. Comte...

Il serra froidement le bout des doigts de Valadin. Puis, très amicalement il dit au marquis :

—J'irai vous faire mes adieux dans un ou deux jours.

Et il se dirigea vers la comtesse, tandis que Valadin se penchait à l'oreille du marquis et affirmait :

—Il a la berlue, ce garçon-là ! Cinquante à soixante mille livres de rentes, pas un sou de dettes ou d'hypothèques sur ses propriétés, une figure de mignon... Et il s'en va batifoler chez les négresses !

Glacial, le marquis répondit :

—Il prend un des seuls partis dignes de lui, puisqu'il ne veut pas se marier et que nous vivons en état de paix avec toute l'Europe.... Il va accomplir une belle expédition....

—Et se faire manger peut-être par les populations civilisées du centre de l'Afrique ? Les explorateurs, ça finit toujours comme les dompteurs....

Encore plus glacial, le marquis prononça :

—Les gens de son nom et de son sang ont toujours ignoré ce que c'était que la peur.

C'était par des déclarations de ce genre que le marquis, lorsqu'il se trouvait en tête à tête avec Valadin, lui rappelait la distance qui était entre eux et qu'il entendait maintenir, malgré l'effacement auquel une série d'infortunes, presque méritées, l'avait réduit.

Valadin eut une façon de grognement qui se perdit dans sa barbe noire ; et, pour se venger de cet orgueil irréductible, il se tourna vers le petit salon : il allait voir "la tête que devait faire" la marquise d'Auseraie, en face de cet ami, adoré tant d'années, presque aux yeux de tout Paris, et qui l'abandonnait pour jamais. Car cette mission demandée au gouvernement par le vicomte de Fonteroche, cette expédition à travers l'Afrique, ce n'était qu'une rupture dont, selon lui, la marquise devait souffrir abominablement.

Et cependant, parfaitement aimable, souriante, sans la moindre mélancolie dans les traits, même dans les yeux, Mme d'Auseraie tendait la main à Fonteroche ; et, du même ton dont elle lui aurait souhaité d'effectuer sans mal de mer la traversée d'Angleterre, elle disait :

—Si je n'avais pas le plaisir de vous revoir, acceptez dès aujourd'hui tous mes souhaits de voyage. Et rapportez nous beaucoup de jolies photographies.

En ce moment, l'orchestre fit entendre la marche du *Pas de Quatre*, alors toute nouvelle à Paris, et un énorme vide se produisit dans le grand salon ; car de très rares groupes la dansaient, et maladroitement encore, pas assez familiarisés avec l'air, la mesure.

Dans la haie des jeunes gens, la plupart critiquaient, déclarant la chose bien trop américaine pour qu'elle fût acceptée par la société parisienne. Au fond, ils enrageaient de ne pas savoir.

D'autres s'essayaient, en piétinant sur place. D'autres se hasardaient, dans un coin, avec une danseuse complaisante.

Et bientôt Michel Valadin se montra au bras d'Isabelle qui, très gentiment, avait offert de lui apprendre. Elle savait toutes les danses, elle, rien que de les entendre jouer et de les voir une fois.

Mais elle avait trop présumé de ses qualités d'éducatrice.

Au bout de deux minutes, elle était forcée de s'arrêter, et Michel, s'épongeant le front, déclarait qu'il n'y arriverait jamais.

Juste à cet instant, Robert d'Auseraie était, lui aussi, obligé d'abandonner une partenaire récalcitrante qui persistait à aller en arrière quand il fallait aller en avant.

Il aperçut Isabelle libre.

Et, sans aucune intention de forfanterie, il dit :

—Viens ! nous allons leur montrer.

Ils dansaient le nouveau pas, comme toutes les danses, dans la perfection. Ils les apprenaient ensemble.

Et alors, les autres groupes, qui ne marchaient que boitesement s'arrêtèrent pour admirer, car ils étaient charmants de jeunesse, de grâce, d'aristocratie, ce frère et cette sœur.

Et lorsqu'ils s'avançaient se tenant par la main, la tête haute, souriante, le regard un peu triomphant, ils semblaient surgir du passé, d'une cour ancienne où l'on dansait la gavotte. Et l'illusion était d'autant plus naturelle qu'Isabelle avait copié la coiffure d'une de ses aïeules et que Robert portait la culotte courte. Leur succès s'annonçait prodigieux.

Cela fut si pénible au comte Valadin que, machinalement, il fendit la rangée des spectateurs ; et il marchait vers le frère et la sœur, la bouche en avant comme celle d'un dogue, le front contracté, les yeux luisants de jalousie, dans un besoin instinctif de leur crier que c'était absurde et que jamais ces importations américaines ne s'acclimateraient en France, lorsqu'il lui sembla que quelque chose se décrochait en lui.

Il poussa deux ou trois cris plaintifs, porta ses mains à son col de chemise.

Et, ayant bégayé :

—J'é.... j'étou....

Il tomba tout de son long comme une masse.

II

LE REVERS DE LA MÉDAILLE.

Depuis le matin, le concierge, majestueux, encore vêtu de son costume d'apparat, ne cessait de répondre, aussi grave, aussi pénétré que s'il eût été de la famille.

—Mais beaucoup mieux, monsieur.... Beaucoup mieux, madame.... On s'est affolé tout d'abord, on a cru à une attaque ; mais ce n'était qu'un accident.... Est-ce qu'on a des attaques à l'âge de M. le comte ?

Et il haussait superbement les épaules, dans la fierté que lui inspirait ce mal.

La chose était beaucoup plus simple : on avait ciré le parquet avec excès, à cause des danseurs ; et M. le comte avait glissé, voilà tout. Glissé, pas autre chose.

Et le concierge, aux gens qui faisaient mine de déposer tout bonnement leur carte, tendait le porte plume et montrait le registre où plusieurs pages déjà étaient couvertes de signatures.

Très au courant des préséances, il estimait qu'on devait s'inscrire chez son maître comme chez un ambassadeur, chez un ministre.

Et, après chaque personne, il se tournait vers sa femme et disait, en homme que ses fonctions accablent :

—Ils ne me laisseront pas le temps de respirer, pas même de mettre mon costume de jour.

Depuis une heure et demie, instant précis où l'accident était survenu, il n'avait pas bougé de son poste, organisant rapidement le service des voitures, facilitant la sortie à cette masse d'invités qui ne comptait partir que vers le matin.

Et puis, c'avait été les allées et venues des médecins, les courses chez le pharmacien, et, dès le jour, des demandes de nouvelles formulées non seulement par les invités de la veille, mais par tout ce qui comptait dans la société parisienne.

Et la liste des noms inscrits sur le registre qui inspirait tant de respect au concierge et à la domesticité de l'hôtel était bien un des documents les plus suggestifs sur cette époque d'aplatissement devant l'argent.

La santé de ce parvenu intéressait tout ce qu'il y a de plus illustre en France.

Les financiers, les hommes politiques, avaient peut-être mis moins d'empressement à se présenter chez lui que les descendants de ces familles dont on rencontre les noms à toutes les pages de l'histoire de France.

Et il n'y avait pas seulement les pères, les chefs de famille ; les jeunes gens s'y montraient aussi nombreux, profitant d'un bout de relation avec Michel Valadin, du